

# LE PATOIS EXISTE-T-IL EN CANADA

PAR M. N.-E. DIONNE

BEAUCOUP D'ETRANGERS, surtout des Français, sont sous l'impression que le patois a pris racine et fleurit dans nos campagnes canadiennes. Il en est même parmi ceux-là qui, après les avoir visitées, ont eu le triste courage d'écrire pareille absurdité dans leurs récits de voyage. On ne saurait être plus ignorant ou moins véridique. Qu'il se rencontre dans notre langage, à la ville comme à la campagne, des expressions surannées, des tournures vieilles ou perdues, d'affreux anglicismes, personne ne le conteste. Mais que nous parlions le patois : c'est faux de le dire et erreur de le croire.

QU'EST-CE DONC QUE LE PATOIS, si on le compare à la langue française avec toute la pureté de sa forme moderne ? Est-ce une dégénérescence ou un véritable symptôme de décadence ? Charles Nodier, dont le nom fait autorité en matière de linguistique, va nous l'apprendre.

Il n'est pas besoin, dit-il, d'avoir beaucoup exercé son esprit à la réflexion pour comprendre que le patois, composé plus naïvement et selon l'ordre progressif des besoins de l'espèce, est bien plus riche que les langues écrites en curieuses révélations, sur la manière dont elles se sont formées. Presque inaltérable dans la prononciation, dans la prosodie, dans la mélodie, dans l'orthographe même, quand on l'écrit, il rappelle partout l'étymologie immédiate, et souvent on n'y arrive que par lui. Jamais la pierre-ponce de l'usage et le grattoir du puriste n'en ont effacé le signe élémentaire d'un radical. Il conserve le mot de la manière dont le mot s'est fait, parce que la fantaisie d'un faquin de savant ou d'un écrivain de typographe ne s'est jamais évertuée à détruire son identité précieuse dans une variante stupide. Il n'est pas transitoire comme une mode. Il est immortel comme une tradition. Le patois, c'est la langue vivante et nue. Le beau langage, c'est le simulacre, le mannequin... Le patois, c'est la langue du père, la langue du pays, la langue de la patrie.

Le patois, tel qu'il doit être compris, est donc une langue particulière, ayant une littérature à soi. Le fait est qu'on retracé en France toute une bibliothèque patoise, avec ses dictionnaires, ses grammaires, ses poètes et ses prosateurs. Je trouve dans un ouvrage sur le sujet qui nous occupe toute une étude sur l'utilité de la connaissance du patois.

LE PATOIS EST UTILE AUX HISTORIENS, aux antiquaires, aux numismates. Il existe à la Bibliothèque Nationale de Paris deux manuscrits qui, sans la connaissance approfondie des patois de la Picardie, resteraient toujours inintelligibles. La vie, si fabuleuse de Charlemagne, ne peut être connue dans ses plus petits détails, de même que l'état général de la société à cette époque que par le poème patois de Gérard de Roussillon. On y trouve exprimés d'une façon chevaleresque le dévouement de Berthe, l'épouse du grand roi, et son courage à supporter la misère et l'obscurité.

Pour connaître l'étymologie de la plupart des noms de famille des nouveaux propriétaires, il est indispensable, dit Eusèbe Salverte, de connaître non seulement un très grand nombre de mots vieillies, mais aussi les patois et les locutions propres aux diverses provinces.

La connaissance du patois n'est pas moins utile pour l'étude de la géographie, cet œil de l'histoire.

CHARLES NODIER A BIEN SAISI le point de vue de l'importance de l'étude des patois à propos d'un dictionnaire étymologique de la langue française. Après avoir rendu au latin, au grec, à l'allemand les mots qui dérivent évidemment de ces langues, la fa-

mille de mots qui resterait, dit-il, dans toutes les langues, ce ne serait pas la langue primitive absolument parlant, ce serait la langue autochtone de chaque pays, c'est-à-dire la langue primitive qui lui a été propre, la langue indigène qui ne doit rien à personne et qui expliquerait tout ce que les étymologistes essaient en vain d'expliquer, sans en excepter les noms propres et locaux d'époque reculée, sur lesquels on n'a jamais hasardé que de misérables conjectures, destituées de toute vraisemblance. Or, personne ne contestera que la langue autochtone d'un pays ne soit le témoin le plus authentique de son histoire.

LOIN DONC D'ETRE UN OBSTACLE au progrès de l'éducation, le patois en serait, au contraire, un moteur puissant, puisqu'il a sur la langue écrite ou imprimée l'avantage de ne se modifier que peu ou point. Donc, les touristes français qui ont cru rencontrer dans nos campagnes une population patoise, se sont étrangement trompés, ou ont voulu se laisser tromper. Et ce patois, qui, pour eux, est synonyme de corruption de langage, devrait être considéré, si on croit Nodier, comme un bienfait et un bon signe.

NON, LE PATOIS N'EXISTE PAS en Canada et il ne peut y prendre pied, parce que notre état social n'exige pas que nous ayons recours à un idiôme populaire pour mieux exprimer nos pensées, nos besoins.

Est-ce que la langue française, telle que parlée par la classe instruite, ne suffit pas aux exigences de tous ? Est-ce que la langue française, telle que parlée par la classe moins instruite, disons même ignorante, est tellement incompréhensible, qu'il faille en avoir honte et désespérer ?

Consultons les faits et soyons francs. Il n'est pas un cultivateur du fond de la Gaspésie qui ne puisse se faire aisément comprendre par l'habitant de la vallée de l'Outaouais. Ecartez quelques mots qui sentent le terroir, quelques termes de marine chez le premier, des expressions en vogue dans les chantiers chez

l'autre, et vous aurez en présence deux individus qui se comprennent sans effort, et leur conversation sera parfaitement intelligible à n'importe quel Canadien français.

LES RAISONS QUI ONT AMENÉ la formation d'un dialecte spécial chez presque tous les peuples de l'Europe, — car le patois se rencontre aussi en Allemagne, en Italie, en Espagne et au Portugal, — ne saurait plus exister pour nous. Ceux qui ont étudié la naissance et les développements du patois, sont unanimes à poser en principe qu'il n'existe point chez une nation de langues qui n'aient des dialectes d'autant plus multipliés que les subdivisions territoriales ont été plus fréquentes, plus nombreuses et de plus longue durée. "C'est ce qui fait, écrit Gembloux dans son *Histoire littéraire, philologique et bibliographique des patois*, que, malgré les efforts énergiques et continuels d'un pouvoir trop souvent despotique et naturellement centralisateur, dès qu'il a conscience de son existence, chaque nation est toujours composée de plusieurs peuples, ethnologiquement parlant."

Ce principe général trouve une bonne application au Canada. L'élément anglais s'est mêlé à l'élément français avec une rapidité considérable ; chacun a conservé sa langue, tout en se faisant mutuellement des emprunts de mots peu nuisibles à l'un et à l'autre.

Les Anglais et les Irlandais, — ceux-ci étant devenus Anglais par la langue, — forment un noyau de population à part ; les Canadiens-français sont restés autochtones. Le danger pour l'intégrité de notre langue à pu exister immédiatement après la cession du Canada à l'Angleterre. Si la Province de Québec eut été morcelée, il aurait pu s'ensuivre, d'après le principe posé plus haut, que notre langage devint tellement déformé qu'il eut été peu compréhensible aux puristes de France. Mais aujourd'hui, après plus de cent ans de lutte, nous n'avons plus rien à craindre. Notre littérature a pris de l'essor ; elle est plus ou moins riche, mais elle est assez solidement assise pour braver tous les assauts. La masse du peuple sait lire et écrire ; l'éducation de l'enfance progresse lentement, mais sûrement. Le lion anglais a fait son effort, et ses coups de griffes n'ont servi qu'à nous rendre plus prudents et moins timides. Mais soyons toujours sur nos gardes. Fuyons comme une peste, l'anglicisme et l'américanisme son congénère, aussi bien dans la conversation que dans les écritures. Que, sous ce rapport, la classe instruite donne le bon exemple, et ces deux mortels ennemis du beau langage auront vite disparu.

## Chez nos émigrés

A PROPOS DE RAPATRIEMENT

Je vous adresse, cette semaine, les photographies de quelques-uns des hommes qui nous font honneur dans le monde des affaires.

M. J.-B. Simard, président du club Casino et trésorier de la Bay State Coal Co., a été président de presque toutes nos sociétés canadiennes depuis vingt-cinq ans. Il est dans tous les comités où il faut un travail énergique et des sacrifices. C'est un patriote qui prépare l'avenir en faisant instruire sa fille à Paris et son garçon dans les écoles supérieures américaines.

M. Zéphirin Granger, marchand de confections, fait, depuis plusieurs années, partie de la maison Rocheleau, Granger et Cie, qui est non-seulement une des principales de Worcester, mais qui a encore des succursales à Woonsocket, R.I., et Fall River, Mass.

M. Alfred Roy, entrepreneur de pompes funèbres, a occupé des charges dans toutes nos sociétés, dont il est un des membres les plus dévoués.

M. Elie Belisle, l'un des principaux entrepreneurs en construction de Worcester, s'est acquis une jolie fortune. Il a fait plusieurs constructions importantes

et est lui-même propriétaire d'une des plus belles maisons de la ville.

On a dû comprendre par mon précédent article que si je fais connaître aux lecteurs du MONDE ILLUSTRE ces hommes qui nous font honneur et qui ont doublement mérité parce qu'ils se sont créés une position au milieu d'une population peu disposée en leur faveur, ce n'est pas avec l'intention d'inciter les Canadiens à venir ici.

Il est malheureusement trop vrai, que sur les milliers qui sont partis du Canada, entraînés par des visions d'or, il y en a bien peu qui aient réalisé leur rêve.

Mais parce que les Canadiens qui sont aux Etats-Unis depuis des années n'ont pas fait fortune, doivent-ils pour cela retourner au Canada ? Voilà une question qui est débattue depuis bien longtemps, qui semble être plus que jamais d'actualité et sur laquelle j'ai hâte de m'expliquer.

Ce n'est pas qu'à Worcester même et dans les autres villes qui sont favorisées d'industries diverses, le rapatriement soit un problème qui passionne les masses. Ici tout le monde est à peu près fixé, comme le feront comprendre les données suivantes.

Sur quelques 3,000 Canadiens qui dépassent l'âge de vingt-et-un ans, il y en a 1,900 qui sont citoyens américains.